



Pierre

MAGNAN

chronique d'un
château hanté

roman

DENOËL

Éditions de la publication

Chronique d'un château hanté

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Denoël

La Maison assassinée

Les Courriers de la mort

La Naine

L'Amant du poivre d'âne

Le Mystère de Séraphin Monge

Pour saluer Giono

Les Secrets de Laviolette

Périple d'un cachalot

La Folie Forcalquier

Les Romans de ma Provence (album)

L'Aube insolite

Un grison d'Arcadie

Le parme convient à Laviolette

L'Occitane. Une histoire vraie

Apprenti

Un monstre sacré

Ma Provence d'heureuse rencontre

Laure du bout du monde

Aux Éditions Fayard

Le Sang des Atrides

Le Secret des andrones

Aux Éditions du Chêne

Les Promenades de Jean Giono (album)

Pierre Magnan

Chronique
d'un château hanté

roman

DENOËL

© *Éditions Denoël, 2008*

*À Françoise, ma femme et mon amie,
pour tout ce que nous avons aimé ensemble,
ce chant du cygne.*

**« Pour moi, ma passion commença
le jour où mon âme tomba dans ce
corps misérable que j'achève d'user
en écrivant ceci. »**

MICHELET

Avant-propos

C'est l'histoire d'un arbre planté vers 1350, qui vit six cents ans, et de tout ce qui se passe autour de cet arbre. Il existe encore mais, usant du droit du poète, je l'ai déraciné et transplanté au château de Gaussan (mettons), territoire de Mane. Il y a longtemps que j'avais envie d'écrire une chronique supposée des habitants de ce château. Je ne savais comment structurer ce livre ni quelle tonalité ni quel tempo lui préférer.

Un jour, je fis la connaissance (grâce à ma femme) de mon ami Pascal Menon. C'est un bûcheron qui fait de sa forêt une œuvre d'art. Il vit dans une yourte. Il est irréductible, passionné et émerveillé. Ce serait l'homme de demain si celui-ci devait voir le jour. Ce Pascal est pauvre comme Job et vit comme un seigneur. Il est, à quarante ans, le dernier représentant de cette race de poètes que Giono a cherchée en vain sur la terre et qu'il n'a pu faire croître que dans son imagination.

L'été dernier, il nous amena devant cet arbre comme s'il nous montrait une cathédrale. Nous sommes photographiés ma femme et moi dans l'énorme excavation de son tronc partagé en deux.

Sans ce chêne et Pascal Menon, cette histoire n'aurait jamais pu voir le jour. Je dis bien « histoire » et non « roman ». Je ne suis pas un romancier mais un simple raconteur d'histoires.

Les romanciers d'aujourd'hui ont accès, grâce à leurs études, à de nouvelles sciences : psychiatrie, psychologie, psychanalyse. Les romans d'aujourd'hui sont beaucoup mieux construits que mes histoires car je n'ai pas fait d'études. Je suis un peintre

en écriture. Un raconteur d'histoires à fleur de peau. Mes écrits n'entrent pas très profond dans les méandres de l'âme humaine, ses revirements, ses sautes d'humeur, ses crapuleries, lesquelles se perpètrent en détournant la tête afin de les oublier et que le psychanalyste le mieux aguerri ne puisse ni dépister ni même concevoir celles que l'individu lui-même avait, cinq minutes avant de les commettre, le plus en horreur chez son prochain.

Moi je ne suis qu'un témoin. Si j'en avais eu le moindre talent, j'aurais voulu être peintre. Le peintre n'a pas besoin d'expliquer. Les limites de sa toile lui interdisent de s'étendre et devant son œuvre, comprenne qui pourra et qui voudra. Je me contente de peindre, en écrivant, ce que tant d'artistes ont réussi à montrer de l'homme rien qu'en esquissant son aspect extérieur. Je songe à Breughel l'Ancien et aux bords de Seine des guinguettes de Renoir. Jamais l'écriture (même Proust) ne parviendra à figer ainsi un instant de la vie sur la terre, à l'extérieur et à l'intérieur de l'être.

Je ne suis pas non plus un historien. Je m'accote à l'Histoire parce qu'on ne peut pas faire autrement. J'avais décidé de mettre « histoire » sous le titre du livre. Malheureusement, les obligations auxquelles nous contrainds désormais l'informatique ne nous permettent pas d'être libres de nos choix. Il y aura donc « roman » sous le titre, comme tout le monde. Mais c'est à mon corps et à mon esprit défendants. On trouvera dans cet ouvrage nombre d'anachronismes intempestifs et des erreurs chronologiques voulues ou pas. Je ne demande pas à être absous. J'assume. J'ai pris à l'Histoire ce qui me captivait.

On a souvent l'impression que la vie des hommes illustres ou obscurs, ceux-ci sous le vocable de « peuple », n'a servi finalement qu'à écrire un beau livre d'images pour les descendants. Aussi me suis-je fait une histoire particulière qui me convient mieux que la vraie. J'ai imaginé les têtes couronnées en effleurant le moins possible leur dangereuse réalité.

Quand Poverello Lombroso, en ce début d'année 1349, mit pied à terre sous les remparts de Manosque, ce fut à l'ombre d'un amandier dont les branches en fleur encadraient étroitement la ville. On était en février et les amandiers ont depuis toujours l'habitude de défier l'hiver. En général ils perdent dans ce défi mais, quand ils gagnent, la profusion d'amandes suffit pendant trois ans aux besoins du pays.

Cette année-là, ils gagnaient. Février avait un goût d'avril et le Poverello se serait bien arrêté pour peindre les branches fleuries, mais il n'était pas ici pour ça.

Lombroso était le peintre officiel de Gonzague, prince de Mantoue. Il était chargé d'illustrer par quelques scènes des Saintes Écritures le plafond de San Andrea, dont les murs blancs à peine secs étaient vierges de toute fresque.

En ce voyage, il était muni, dans les fontes de sa selle, d'un sauf-conduit destiné à Guillaume de Venteyrol, commendataire de l'ordre des frères de Jérusalem, communément appelés de l'Hôpital et seigneurs de Manosque ; lesquels avaient hérité des grands biens de l'ordre frère des chevaliers du Temple lorsque celui-ci avait été anéanti par le fer et par le feu sur la recommandation du feu roi Philippe IV le Bel.

À ces Hospitaliers avaient été dévolus tous les privilèges de l'ordre déchu, y compris celui de lever des donats, sortes d'hommes d'armes mi-moines mi-soldats chargés d'exécuter les basses œuvres sur toutes les possessions des Hospitaliers.

Ce sauf-conduit avait été accordé à grand-peine car le Poverello était frappé d'interdit pour subversion de jeune fille et, circonstances aggravantes, il s'agissait d'une dame de haut parage sur laquelle le duc avait naguère jeté son dévolu. Et bien que cette amabilité fût fort ancienne, Gonzague ne tolérait pas qu'on accommodât ses restes. Il était d'une ombrageuse jalousie, notamment à l'égard du Poverello, passé maître dans l'art des bonnes fortunes et dont la jeune fille en question n'avait pas manqué de répandre la qualité des services, bien supérieurs, selon elle, à ceux du potentat.

Pour cette raison, le Poverello était à perpétuité sous la tutelle d'un gonfalonier qui avait ordre de ne pas le perdre de vue une seule seconde et de le ramener à Mantoue mission accomplie.

Les deux hommes montaient des chevaux dont le caparaçon figurait le squelette. Richement zébré d'or et d'argent, ce caparaçon imitait en effet le crâne aux orbites vides d'un cheval mort.

C'était une des idées noires de Gonzague que d'affubler ses chevaux et ses condottieri, costumés eux-mêmes de leurs propres squelettes, avec ces défroques funèbres. C'était un homme malade, c'était un homme méchant, c'était un homme qui aimait faire peur. Il avait eu très tôt l'aiguillette nouée par les œuvres d'une nourrice dont il avait mordu le sein. De sorte que ses gitons, sous peine d'avaloir la ciguë, et ses maîtresses, menacées d'estrapade, avaient ordre de colporter à travers le duché ses exploits érotiques et de ne pas tarir d'éloges au sortir de l'alcôve.

Il s'était fait ériger, piazza Filodrammatici, cette statue équestre où il montait un étalon massif pourvu de burnes grosses comme les deux poings.

L'enfer toutefois hantait les nuits de ce potentat et il ne voyait que squelettes et fantômes autour de sa personne sans attrait. Mais les artistes dont il avait su s'entourer étaient tous, comme Lombroso, des génies capables de faire renaître en Italie les splen-

deurs de la Grèce : même les squelettes simulés de Gonzague paraissaient jouir d'une éternelle vie.

Échapper à un tel homme, ne fût-ce que quelques semaines, valait bien de risquer la peste qui ravageait la Haute-Provence.

Aussi Lombroso s'était-il jeté aux pieds du tyran tel jour où celui-ci tenait lit de justice.

– Votre grâce, lui avait-il dit, je ne pourrai terminer le plafond de San Andrea sans une descente aux Enfers ! J'ai besoin de morts ! Par malheur, en Lombardie, par les temps qui courent, la guerre tarde et nous avons échappé à la grande épidémie.

En vérité, il avait couru après celle de Gênes mais il était arrivé trop tard, car la peste est une étrange maladie qui foudroie mais ne s'installe pas. Elle souffle comme un éteignoir sur le genre humain puis elle s'en va brasiller ailleurs. Le Poverello l'avait manquée de justesse lorsqu'elle sévissait l'an passé sur la rivière de Gênes où elle avait laissé sur place quatre-vingt mille morts.

Ayant foudroyé la Ligurie, l'épidémie balançait si elle jetterait ses filets à droite ou à gauche de la Méditerranée. Un événement la détermina : Gênes regorgeait de galériens et manquait de galères, Marseille regorgeait de galères et manquait de galériens. On avait négocié au plus juste quelques échanges de chiourme entre Marseille et Gênes.

Quand les galères génoises apparurent devant Marseille, les galériens n'étaient plus que de solides gaillards qui avaient réchappé. Ils ne firent que respirer en se rendant d'une prison à l'autre. Les badauds en foule humèrent au passage cette haleine et déjà deux ou trois d'entre eux tombèrent en une pâmoison dont ils ne relevèrent pas. Croupissantes, les galères repartirent pour Gênes dans les trois jours mais, à chaque aiguade, elles semaient quelques miasmes sitôt recueillis.

La Provence était belle, sereine et joyeuse, un morceau de choix pour l'épidémie. En huit jours, celle-ci figea les rires, fana les amours et fit taire les fifres.

Grâce aux forçats de Gênes enrôlés fort à propos, on éleva devant le fléau un mur avec des pierres et des cadavres qui firent ciment, tant le désarroi était grand. Mais il eût fallu du monde pour garder ce mur et, avec tout ce qui mourait chaque jour, de monde on n'en avait point. Ça servait toujours à rassurer les enfants et ceux qui s'obstinaient à rester en vie. On citait le cas d'un certain Léouffre à Dauphin qui avait cent ans et avait eu huit enfants et quatorze petits-enfants, des descendants à ne plus savoir les nommer, et qui soudain se retrouvait seul, privé de postérité par l'épidémie, seul face au destin qui lui faisait la nique. Et il avait beau montrer le poing au ciel, celui-ci en demeurait radieux, couronné de matins où il faisait bon vivre et où, néanmoins, on trépassait par dizaines. Les jours se levaient prometteurs sur des cadavres allongés par carrière, devant les maisons, au bord des lavoirs où le linge, abandonné tout propre, prêt à être essoré, gonflait glorieux et blanc sur les bassins à l'eau limpide. Il n'y avait de malheur que parmi les hommes, la nature, elle, ne se lassait pas de renaître en ses splendeurs.

La peste, en ce qui concerne Manosque, avait eu d'étranges commencements. Elle avait jailli au centre de la ville à la faveur du Mardi gras. Tout un peuple fêtait cette sainte journée tolérée par l'Église du bout de la foi parce que, n'ayant pu l'extirper de la croyance populaire, elle avait dû l'embrigader parmi ses légions.

On avait servi dans les tavernes du pays force daube qui faisait la réputation du terroir. Des saltimbanques campaient autour des douves du château. L'un d'eux élevait des rats savants auxquels il faisait faire des tours de magie. Il en avait un, dans une cage, dolent et qui refusait depuis trois jours de manger et de travailler. Et ce fut un rat déjà presque crevé que le montreur jeta hors de sa cage sous les remparts du Terreau. Le rat, ne sachant où aller mourir, se jeta vers le plus proche recoin où il faisait chaud. Sous une toile de tente bleue où brasillaient les lueurs d'un fournil, c'était l'antre qui servait de cuisine. Les lan-

gues là-dedans tonitruaient pour activer le travail. La langue d'oïl et la langue d'oc encore mal séparées se jetaient des injures à la tête en les deux idiomes. Les cuisiniers surexcités balançaient dans la daube des ortolans tout juste plumés qui embaumaient déjà l'air jusqu'à la montée des Manents, jusque sous la tour de guet où dormaient trois hommes d'armes. Ceux-ci avaient déposé en faisceau sous la pleine lune leurs cuirasses et leurs casques en un éloquent colloque.

Là-bas, sous un feu d'enfer, cuisait la viande. C'était celle d'un taureau de quinze ans qu'un seigneur nécessiteux (il y en avait légion) avait remis à son suzerain contre une dette qui se faisait trop vieille pour durer encore.

La seigneurie s'encanaillait doucement, comme on s'enlise dans le sable, à force de dettes insurmontables. Et l'on voyait des taverniers en tablier bleu devant lesquels s'inclinaient des personnes de haut parage, jabots de dentelle et fraises godronnées dont la tête semblait surgir d'une décollation.

Or, on avait commis au touillage de la daube un gâte-sauce lequel, au cours de la journée, avait été meurtri par tant de coups de pied au cul qu'il en avait la tête sonnante. Ce gâte-sauce tout en remuant le fricot vit un rat titubant qui progressait sur la corniche de la soupente, ne sachant manifestement où il allait.

– Voï ! Un rat blanc ! s'exclama le gâte-sauce.

En vérité le rongeur s'était vautré sur une table où l'on façonnait le pain, ce qui l'avait rendu d'une vilaine couleur blême. Le gâte-sauce halluciné n'eut pas le temps de crier. Un flop assourdi provint de la daube où le rat pris de vertige venait de choir.

Ce rat était farci de puces opiniâtres qui le parasitaient. Beaucoup moururent dans la noyade bouillante mais comme il advient toujours quand le hasard s'en mêle, quelques-unes en un bond prodigieux pour l'homme mais fort ordinaire pour la puce, se mirent hors de portée de la fournaise. C'était l'heure où les équipes regarnissaient les feux. Trois gaillards, les bras

chargés de bûches, se courbaient vers les braises. Ils étaient torse nu. Les puces atterrissant parmi leurs poils les piquèrent par réflexe. La peste qu'elles véhiculaient était toute neuve, sans merci, une nouvelle jeunesse lui avait été infusée en ce transfert, de Gênes aux galériens et des galériens aux Bas-Provençaux. Les trois gaillards aux gros muscles ne mirent pas trois minutes pour mourir. Les bûches qu'ils transportaient roulèrent sur les dalles. En revanche le gâte-sauce, piqué lui aussi, eut le temps de faire trois fois le tour du chaudron enfoncé dans les braises. Ce chaudron avait été fondu pour fêter la victoire de Manosque sur un parti de Sarrasins issus de La Garde-Freinet où ils avaient leur repaire et d'où, longtemps, ils s'égaillèrent pour piller. On l'avait jadis utilisé, ce chaudron, pour verser de la poix bouillante sur les assaillants. Aujourd'hui il ne servait plus guère qu'à cuire les viandes lors des grandes liesses.

Le marmiton, lequel comme le rat ne savait plus ce qu'il faisait et qui avait horriblement froid, tituba autour du creuset et, pris de syncope, il s'y laissa choir. Cela grésilla comme friture en fusion. On était en train autour de lui de secourir les morts que l'on croyait encore sauvables. C'était une hurlante panique, un attroupement, un concert de conseils à n'en plus finir. Parmi ce désordre, le bruit d'un marmiton s'abîmant au fond d'un chaudron ne comptait guère. Ce marmiton avait douze ans et pesait le poids d'un agneau. Néanmoins il demeura accroché par un pied au bord du chaudron. On le retira vivement lorsqu'on s'en aperçut. Une partie de son corps était déjà gélatineuse comme tête de veau. La daube continuait tranquillement à mijoter. Il y en avait à peu près cent pintes.

Dehors, en dépit du froid, les tables à tréteaux étaient lourdement asservies sous les coudes des manants en carnaval assemblés. Devant l'église, sur tout le parvis en déclivité, c'était la ribote sous les quinquets fumeux. Il y avait des masques ignobles et d'autres qui étaient gracieux, mais sous ces oripeaux de

carton-pâte ou de satin gâtaient des trognes avinées tant mâles que femelles. Les yeux dissimulaient leur éclat prometteur sous le masque fallacieux et laissaient ignorer le visage. Il y avait vingt commandes en cours de gens qui tapaient gaiement sur les planches, réclamant à boire et à manger d'une voix déjà tonitruante, mais croyant proches les franches lippées. Si on les contrariait ils n'allaient pas tarder à casser tout le matériel du pourvoyeur. Le premier mouvement de celui-ci fut de renverser le chaudron au ruisseau, mais un seul coup d'œil aux têtes de carnaval du peuple, hilares mais patibulaires, le dissuada de ce geste fatal. Il préféra dépêcher à la hâte chez le prêtre, rue Grande, lequel n'en crut pas ses oreilles, afin que muni des instruments du culte il vînt absoudre cette viande nouvelle.

– Vous n'allez quand même pas ? dit cet homme de bien au pourvoyeur, vous n'allez quand même pas ?

Le pourvoyeur haussa les épaules.

– Regardez-les, dit-il.

L'abbé tourna la tête vers le parvis Notre-Dame. Sous les fumées rouges des flambeaux qui sentaient le pin il vit des hommes hagards de faim mais qui avaient déjà étanché leur soif, lesquels suivaient d'un œil naïf la course des flammes sous la marmite d'enfer.

Soudain parmi cette foule un cri s'éleva :

– La voilà !

L'attention de la foule se détourna de la daube. Toutes les têtes se levèrent vers le ciel d'un seul mouvement. Les corps suivirent les têtes et se mirent debout. Les souffles puissants éteignirent les flambeaux. Le silence se fit. Là-haut, à gauche du clocher parmi les étoiles maintenant visibles, un corps à la lumière fragile comme celle d'un spectre venait d'apparaître parmi la constellation d'Orion. À force de regarder et de se taire, on finit par voir immobile une comète dont la tête désignait la terre. Elle dardait vers Manosque comme un doigt vengeur. Il y avait déjà

dix jours qu'ainsi installée, immobile chaque nuit, elle vouait le peuple des hommes au courroux d'on ne sait qui. Mais le peuple du parvis Notre Dame, par son silence soudain, ne s'y trompait pas. C'était vers lui que la menace était brandie. Les siècles n'étaient pas venus où l'on considérerait ces apparitions comme des merveilles.

Le prêtre, horrifié par ce qu'il venait de faire, porter l'extrême-onction sur un plat de viande humaine, prit à peine le temps de regagner le presbytère. C'était un vieux prêtre qui avançait lentement. Alourdi par les instruments du culte, il n'avait pas eu le temps d'avertir un acolyte et la croix au bout de sa hampe pesait à son corps fragile. Il se demanda un moment ce que signifiait cette lumière discrète qui osait à peine troubler l'ordonnance du ciel mais il n'eut pas le loisir d'approfondir, un accès de peste foudroyant ne lui donna que celui d'ouvrir péniblement sa porte. Il s'affala dans le vestibule au pied de l'escalier. Les instruments du culte tintinnabulèrent sur les carreaux blancs et noirs ; longtemps, longtemps, à côté du grand corps sombre, ils brillèrent sous le clair de lune paisible qui descendait de l'imposte.

Manosque baignait dans la nuit du malheur. Une étrange chape de silence que ne troublait même pas la rumeur des fontaines s'était alentie sur la ville dès la tombée du jour. C'était le silence qui se produit à travers les âges chaque fois que la colère de Dieu aura décidé de clairsemer les hommes, un silence de stupéfaction, un silence d'humilité.

En un peu plus d'une semaine, en toute impartialité, la peste avait retranché la moitié de chaque famille, parfois seulement deux membres sur six, parfois entièrement. Ceux qui avaient une foi profonde ou savaient louvoyer entre les embûches de la nature (ne pas boire, manger avec circonspection et s'enduire d'huile de cade pour enivrer les puces), ceux-là crurent en réchapper et ne moururent qu'un peu plus tard.

Février 1349. Un rat moribond appartenant à un saltimbanque vient choir dans l'immense chaudron d'une daube mijotant pour les festivités de Mardi gras : c'est le début de la Peste noire à Manosque... Sous les remparts du village, un cavalier se régale du funeste spectacle : Lombroso, peintre officiel du duc de Mantoue, est venu trouver dans les cadavres encore chauds de la peste provençale une inspiration pour achever sa « descente aux Enfers ». La même nuit, une procession de jeunes nonnes du couvent des clarisses de Mane quitte le château des Hospitaliers de Jérusalem, à Manosque. Ployant sous l'effort, elles tirent derrière elles un lourd chariot dissimulant une forme non identifiée qu'elles cachent dans leur crypte avant d'être soudain massacrées...

Histoire d'un trésor inestimable quoique sans valeur, *Chronique d'un château hanté* fait revivre la Provence d'autrefois en racontant les aventures de six générations du XIV^e siècle à nos jours. Étourdissant son lecteur d'un suspense baroque, Pierre Magnan orchestre une palpitante remontée dans le temps et la nature de l'homme.



© D.R.

Pierre Magnan a publié l'essentiel de son œuvre chez Denoël, dont *Laure du bout du monde*, son dernier roman, en 2006.

DENOËL
www.denoel.fr

B 25633.7 04.08
ISBN 978.2.20725633.6
22 €
Extrait de la publication

